



**AMBIGUITE GNERIQUE DE LA CONTROVERSE  
LOCKE/STILLINGFLEET**  
**Quelques figures d'une correspondance marquante de  
l'histoire de la philosophie et de la religion au XVII<sup>e</sup> siècle en  
Grande-Bretagne**

**Sophie SOCCARD**

*Université Paris X*

La dernière décennie du XVII<sup>e</sup> siècle fut alimentée par un échange intellectuel vigoureux entre deux figures marquantes de l'élite intellectuelle et religieuse, John Locke et Edward Stillingfleet. Bien qu'ayant pris la forme de « lettres », cet échange n'avait rien d'une correspondance privée puisque, en réalité, chaque lettre était un ouvrage publié, offert au public en même temps qu'il l'était à son destinataire.

À première vue, il semble étonnant que deux personnalités aussi pacifiques et consensuelles aient pu s'engager dans un échange qu'il est d'usage pour la critique de qualifier de virulent [Schwitzgebel 22-46]. Bien qu'occupant des fonctions bien différentes, Locke et Stillingfleet sont, tous les deux, membres de l'Église anglicane, au sein de laquelle une prodigieuse variété de courants n'a eu de cesse de se développer tout au long de ce XVII<sup>e</sup> siècle. Qui plus est, ils sont tous deux rattachés par leur position religieuse respective à cette même école théologique — le latitudinarisme — le courant le plus progressiste, libéral et tolérant de l'église officielle.

Leurs convictions religieuses ne sont pas les seuls points qui les unissent ; les positions philosophiques développées dans des écrits rédigés par chacun, mais à des périodes sensiblement différentes (*L'Trenicum* de Stillingfleet en 1659 et la *Lettre sur la Tolérance* de Locke vers 1685), montrent qu'ils sont tous les deux animés par cette même urgence de paix religieuse qui, pour chacun, passe par le respect de la conviction spirituelle de tout individu. À la crise politique et religieuse qui a marqué la période de la Restauration, Locke et Stillingfleet répondaient par la nécessité de développer une législation bienveillante en matière de religion.

C'est pourtant dans ce contexte que ces deux personnalités choisissent de confronter leurs divergences philosophiques et religieuses. Cet affrontement prend la forme d'un échange épistolaire, mais la variété des genres que la lecture de cette correspondance laisse entrevoir peut laisser perplexe quant aux enjeux réels, supposés ou atteints au terme de cette controverse. L'objectif de cet article n'est pas de rendre compte d'une théorisation des contenus philosophiques et religieux de cette correspondance, mais plutôt de voir comment s'expriment les arguments des deux penseurs sur ce support si particulier qu'est la lettre. Il tentera de

démontrer combien cette controverse fut marquée par le sceau de l'ambiguïté, depuis la genèse de son élaboration jusqu'au terme des derniers mots échangés. L'équivoque de la relation posée par la voie épistolaire, mais aussi l'ambiguïté des usages rhétoriques et sémantiques de chacun des épistoliers constituent les principales figures d'un débat dont il importe de redéfinir la charge.

### *Équivoque d'une relation posée par voie épistolaire*

Les lettres échangées le furent sur une période d'environ deux ans, entre 1696 et 1698. La correspondance semble avoir été à la mesure de l'urgence des sujets débattus puisque quelques mois à peine séparent chacune des lettres. Or, la forme et le contenu de ces « lettres » montrent un degré d'élaboration qui n'a d'égal que la promptitude de chacun à répondre. À titre de remarque liminaire, il est intéressant de noter que la notoriété de Locke auprès de ses contemporains lui fut offerte au terme de cette controverse. Stillingfleet, en revanche, jouissait déjà à cette époque d'une réputation enviable, mais ne sut en conserver les traces posthumes qu'à la faveur de cet échange avec Locke.

Il faut, certes, avouer que Locke n'arrive sur la scène publique que bien tardivement : âgé de bientôt soixante ans, il n'a encore rien publié sinon sa *Lettre sur la tolérance*, mais de façon anonyme, en Hollande. Il est donc un parfait inconnu aux yeux du grand public. Ses travaux sont pourtant nombreux et ils sont le fruit de longues années de réflexion. *L'Essai sur l'entendement humain* sur lequel il travaille depuis 1671, mais qui ne paraît qu'en 1690, est donc l'étincelle qui déclenche la controverse. Le succès de l'ouvrage est immédiat mais il suscite aussi de nombreuses réactions et critiques. L'histoire retient plus particulièrement celle d'Edward Stillingfleet, évêque de Worcester. Ce dernier est alors une personnalité éminente du monde religieux, et donc politique. Fort connu de ses contemporains, cet homme d'église, longtemps pressenti pour occuper le siège de l'archevêché de Cantorbéry, était tenu pour l'un des hommes les plus érudits de son époque. Sa réputation le rangeait aux côtés des amis de la « nouvelle science » dans laquelle Stillingfleet puisait la démarche rationaliste qu'il mit au service de la religion.

Sa charge religieuse, mais aussi ses fortes convictions personnelles, l'incitèrent à réfuter les thèses radicales que Locke développait dans sa publication. Certes, il s'y prend de manière très indirecte, puisqu'il le fait en consacrant le dixième chapitre de son *Discourse in Vindication of the Trinity* (1696) à attaquer un texte de John Toland (*Christianity not mysterious*, 1696)<sup>1</sup> qui se réclamait ouvertement de Locke. Stillingfleet dénonce l'athéisme inhérent à son argumentation sceptique qui menace, selon lui, les mystères de la religion. Sans nommer Locke, Stillingfleet impute les erreurs de Toland à sa dépendance à l'égard de Locke et de ses nouveautés philosophiques de type cartésien énoncées dans *L'Essai sur l'entendement humain*. Accusé

---

<sup>1</sup> Sur Toland, dont la position est particulièrement délicate à définir, voir les travaux de Lurbe.

publiquement de saper les fondements de toutes les grandes vérités de la morale et de la religion, John Locke ne peut faire l'économie d'une réponse.

Aussi, trois mois plus tard, dans cette même année 1696, Locke publie une longue lettre personnellement adressée à l'évêque de Worcester pour se défendre contre les accusations d'hérésie dont il vient d'être l'objet [Locke]. En mai de la même année, Stillingfleet lui adresse une longue réponse à la fois personnelle et publique, dans laquelle il tente de convaincre Locke qu'il ne s'attaquait pas tant à ses convictions religieuses qu'aux dangereuses implications de ses thèses philosophiques pour la religion [Stillingfleet]. Locke répond en août, dans une lettre plus longue que la précédente, et y défend à nouveau ses conceptions [Locke]. Loin d'être acquis au système de défense que Locke a pu développer, Stillingfleet reste persuadé que s'il n'est pas hérétique, Locke n'en demeure pas moins acquis aux principes du scepticisme<sup>2</sup> et lui répond à nouveau début 1698 [Stillingfleet]. Cette fois, il faudra presque un an à Locke pour qu'il rédige une réponse qui tient en près de trois cents pages [Locke]. Cette lourde riposte ne devait pas trouver de réponse car Stillingfleet alors très affaibli s'éteignit quelques mois plus tard.

Ce bref résumé démontre que c'est Stillingfleet qui a involontairement initié le mouvement de cet échange en lançant une offensive tacite contre Locke. Il n'a toutefois pas choisi de placer cette dernière sous la forme d'une lettre, ce qui, *de facto*, retirait à son adversaire la possibilité de répondre. C'est donc à Locke qu'il revient d'engager directement une correspondance dont il ne soupçonnait pas l'ampleur. Dès réception de la première réponse de Stillingfleet, Locke confie à son ami Molyneux : « I perceive this controversie is a matter of serious moment beyond what I could have thought » [Locke corresp, Vi 2254].

Or, si Locke choisit la lettre, « cet écrit que l'on envoie à un absent pour lui faire entendre sa pensée [Furetière, *Dictionnaire*, 1690] », c'est pour répondre nommément à l'individu mais aussi pour faire entendre sa réponse au plus grand nombre. Dans l'une de ces lettres, il synthétise assez bien cette idée tout en légitimant le mode épistolaire choisi et il écrit :

We are now, as well your lordship as myself, before a tribunal to which you have appealed, and before which you have brought me: it is the public must be judge, whether your lordship has enlarged too far in accusing me, or I in defending myself. [Locke Letter III, 194]

Ce point est important car il situe la correspondance des deux penseurs dans une sphère instable, qui, constamment, oscille entre une dimension privée et une dimension publique. Il s'agit là d'une première ambiguïté de genre qu'il a paru significatif d'étudier.

Il faut d'abord rappeler qu'au XVII<sup>e</sup> siècle, la lettre n'a pas toujours ce côté intime qui la caractérise pourtant.<sup>3</sup> Elle est, de toute évidence, un genre très codifié par la discipline médiévale de l'*Ars Dictaminis*, largement répandue au moyen de petits manuels destinés à la reproduction de cet

<sup>2</sup> Voir à ce sujet, l'article de Sarah Hutton, « Science, philosophy, and atheism. Edward Stillingfleet's defence of religion » in *Scepticism and irreligion in the seventeenth and eighteenth centuries*, ed. Richard Popkin (Leiden, 1993) 104-105.

<sup>3</sup> M.C. Grassi, *Lire l'épistolaire* (Paris, 1998).

usage pour tous. Les lettres rédigées à cette époque suivent donc scrupuleusement les règles prescrites par la rhétorique classique, ce qui les confine à un genre éminemment personnel. Pourtant, et c'est ce qui est nouveau, leur finalité avouée n'est pas toujours de se limiter à leur destinataire. À cette époque, les lettres sont échangées, copiées, diffusées, citées, voire publiées. Dans une Angleterre secouée par de nombreux épisodes révolutionnaires qui commencent à assouplir la censure, la lettre est devenue un des modes particuliers du commerce entre des individus pour qui l'échange personnel se devait d'avoir un cadre public. Cet usage n'en modifie aucunement l'instance de confidentialité soulignée plus haut. Bien au contraire, c'est précisément à une époque où les règles classiques du courrier sont parfaitement assimilées que la lettre devient, petit à petit, un mode de communication encore plus personnel. De récents travaux menés sur la corrélation des notions de l'intime et de l'imprimé ont démontré que les lettres sont devenues, précisément à cette époque, le symbole de l'accès au soi, à la personne intérieure.<sup>4</sup>

Ce ciblage, qui consiste à passer par un lecteur immédiat en tant que relais ostensible pour rejoindre un public plus vaste, est à la fois affirmé et aboli dans la correspondance entre Locke et Stillingfleet. Le paradoxe devant lequel nous placent ces deux épistoliers philosophes relève de pratiques stratégiques propres au « dialogisme » que la lettre permet.

Notons tout d'abord la position ambiguë du destinataire dans ce rapport épistolaire précis : que ce soit Locke ou Stillingfleet, les deux hommes appartiennent tous deux à la sphère publique, cependant qu'ils demeurent des individus dont le discours témoigne de leurs propres représentations personnelles. Il y a comme une perversion littéraire dans cette correspondance ; la lettre semble être simple objet d'une médiation privée ayant pour cadre un champ public beaucoup plus vaste, à moins que ce terrain d'échanges ne soit pas un simple lieu de passage, mais aussi de destination. Bien qu'explicitement vouées à un large public, ces lettres restent avant tout isolées en tant que forme particulière du discours, et le contenu des textes qui y sont couchés reste bien difficile à disjoindre de la matérialité de leur support. L'intimité épistolaire reste une marque indissociable du genre et relève d'un certain nombre d'indices de privatisation s'offrant à de très rapides constats. La date, le lieu, mais aussi la signature de leur auteur, bien que mentionnés en des espaces formalisés, sont des éléments présents dans chacune des lettres échangées. Leur mention atteste de l'authenticité et de l'exactitude de ces supports, ce qui n'est pas vain à une époque où sévit la censure, et où les chefs d'accusation portés par Stillingfleet peuvent avoir des conséquences graves. Mais aussi et surtout, elles font de ces lettres des documents circonstanciés, ancrés dans une chronologie discursive.

---

<sup>4</sup> Si le XVII<sup>e</sup> siècle voit le développement du concept d'individu, particulièrement en Europe, on peut s'interroger sur les modalités de son enracinement dans une Angleterre secouée à cette période par la remise en question des états représentatifs de la collectivité. Jagodinski lie cette éclosion de l'individualité à l'extension du protestantisme (à l'origine du développement de la notion de péché personnel et de la célébration de la famille nucléaire).

On ne s'étonnera pas non plus de repérer dans cette correspondance le respect de règles de civilité, garantes des normes constitutives d'un espace social ainsi matérialisé entre les deux hommes, et au sein duquel viendra s'imprimer la marque de la décence des mots.

De même qu'il avait ouvert sa première réponse par un long préambule chargé de civilités, Stillingfleet conclut aussi en écrivant : « I am, Sir, your real friend and humble servant ». On ne peut que s'étonner du contraste marquant entre ces formules empreintes d'humilité et le contenu d'une lettre pour le moins véhémement. Formule qui semblait faire écho à celle utilisée par Locke lui-même — « I am, my Lord, your lordship's most humble and most obedient servant » — et qui ponctuée de manière très traditionnelle chacune de ses trois lettres. Et l'on pourrait s'en tenir au constat suivant : le choix de la formule désigne la soumission de l'auteur, non à son destinataire, mais aux règles de convenance. Voire. Ces précautions rhétoriques, parce qu'elles ont été prises, procèdent à l'ouverture d'une relation entre deux personnes qui, désormais, subsume toutes les autres.

Le jeu des adresses et des appellatifs hors texte utilisés par chacun des épistoliers participe bien sûr de cette politique relationnelle : pour Locke, il s'agira de nommer invariablement l'évêque « Your Lord » au moment où Stillingfleet se contente d'un « Sir », marquant de la sorte un décalage hiérarchique confirmé par l'utilisation d'un simple pronom pour apostropher Locke. Locke, quant à lui, choisit d'interpeller ce dernier en le nommant systématiquement « your lordship » avec une constance très ambiguë car elle se double d'un effet d'anaphore tout au long de son argumentation : ces quelques lignes extraites du tout début de la première lettre de Locke en témoignent :

If your lordship means by it, that I deny or doubt that there is in the world such thing as substance, that your lordship will acquit me of, when your lordship looks again into that chapter, which you have cited more than once, where your lordship will find these words. [Locke, Letter III, 5, 6]

Ici, l'interpellation anaphorique devient véritable prise à partie du destinataire et favorise la dialectique d'une relation sincère au sein de laquelle Locke convoque Stillingfleet. Mieux que tout autre support, la lettre ainsi envoyée convoque l'homme et rien que l'homme.

C'est bien Locke qui a l'initiative — et l'audace — d'écrire à Stillingfleet, et, ce faisant, il le place dans une position délicate. Celui-ci pourrait ne pas répondre, signe qu'il refuserait la relation personnelle demandée. En revanche, s'il répond, Stillingfleet accepte qu'une relation « exceptionnelle », c'est-à-dire placée en dehors du contexte social ordinaire, s'établisse entre deux hommes sans que la hiérarchie ne fasse plus obstacle. Dans cette affaire, ce critère est loin d'être gratuit, car c'est bien sur le terrain de l'égalité que Locke semble vouloir attendre Stillingfleet. Pourquoi affirmer cela ?

Certaines lettres de Locke envoyées à d'autres correspondants nous éclairent, là encore, sur ce point. Dans une missive rédigée à l'adresse de son

ami Molyneux, qui le presse d'adopter une attitude modérée à l'égard de l'évêque, Locke se sait accusé par « un homme de grand nom » :

What he says is, as you observe, not of that moment much to need an answer; but the slye design of it I think necessary to oppose; for I cannot allow any one's great name a right to use me ill. All fair contenders for the opinions they have, I like mightily; but there are so few that have opinions, or at least seem, by their way of defending them, to be really persuaded of the opinions they profess, that I am apt to think there is in the world a great deal more scepticism, or at least want of concern for truth, than is imagin'd. [Locke, corresp. Vi, 2202]

Non seulement Locke ne s'attendait pas à voir ses théories démolies par « un homme de grand nom », mais il exprime aussi sa crainte d'être placé au cœur d'une conspiration cléricale — « Herein, Your lordship seems to charge me with two faults » [Locke, Letter I, 16] — et, plus tard, revient explicitement sur les chefs d'accusation dont il fait l'objet : « My Lord, the imputation of a tendency to scepticism, and to the overthrowing of any article of the Christian faith, are no small charges » [Locke, Letter II, 183].

Dans le même temps, il n'a pas échappé à Locke que l'agressivité des propos de Stillingfleet, qui, pour être menaçants, sont aussi les indices d'une réelle déstabilisation intellectuelle de l'évêque, place le débat au cœur des stratégies implicites que seul le rapport épistolaire peut développer. Le dialogisme ouvert qu'il permet nous rappelle la parenté de la lettre avec l'art oratoire. Son efficacité et donc, son pouvoir, en dépendent.

Stillingfleet répond à cette première lettre de Locke. Ce faisant, il accepte à son tour de s'engager dans la structure proposée par le philosophe. En devenant acteur de ce dialogue épistolaire, Stillingfleet choisit délibérément d'utiliser la voie dialectique. Plus qu'une démarche socialement codifiée, telle qu'elle fut décrite plus haut, cet engagement inscrit les deux penseurs dans une rhétorique de la persuasion, où chacun tentera d'infléchir le jugement de l'autre. En prenant position successivement sur la qualité du raisonnement de l'un puis de l'autre, les locuteurs s'inscrivent progressivement dans la logique discursive si particulière à l'échange épistolaire, qui devient la voie d'expression du désaccord entre deux consciences intellectuelles ; visée pragmatique de la lettre, qui s'inscrit dans une démarche relationnelle : à divers degrés, il s'agit avant tout de convaincre et de persuader. Les éléments stylistiques sont toujours au service d'une rhétorique personnelle et, donc, la stratégie stylistique en dépend.

### *Ambiguïté des usages rhétoriques et sémantiques*

La lecture détaillée de l'échange montre un usage très personnel d'une sémantique elle-même mise au service d'une rhétorique ambiguë. Si sémantique et rhétorique s'avèrent, comme bien souvent, indissociables, l'étude de quelques traits marquants de la teneur des échanges contenus dans cette correspondance révèle une sorte de « malentendu intellectuel » présent à la base de toute manipulation conceptuelle, donc bien en amont des conclusions de chacun et des dissensions qui les opposent.

Locke, le premier, s'est attaché à dénoncer un certain usage de la sémantique. Dans *l'Essai sur l'Entendement humain*, il se livre à la critique du langage moral au nom du puissant dogmatisme qui le sous-tend. Cet aspect, que Stillingfleet dénonce violemment dans sa première salve, se trouve de nouveau développé dans la seconde lettre. La critique des mots qui constituent l'énoncé moral selon Locke est une démarche neuve pour la philosophie de cette époque. Locke insiste en effet sur la primauté du langage en morale, d'autant que le sens des mots évolue d'un locuteur à un autre. En effet, les idées associées par chacun n'étant pas les mêmes et personne n'ayant d'autorité en la matière, seul le sens commun règle les idées auxquelles le mot renvoie. Pour Locke, c'est donc l'intégralité du langage qui est sous-tendue par un dogmatisme qu'il est urgent de dénoncer pour deux raisons. Premièrement, le langage moral cherche à faire croire en un sens immédiat du mot et à imposer par ce biais une croyance, sans que jamais l'analyse n'ait été autorisée. Locke exerce particulièrement ce droit à la critique des mots avec Stillingfleet, en dénonçant la croyance que l'évêque cherche à imposer sous le couvert d'un vocabulaire dit « universel » (sauveur, chair, résurrection, etc.). Il étaye d'ailleurs cette critique en usant d'une comparaison monétaire — ce qui permet à l'homme politique de se mesurer à l'homme religieux : de même que la valeur de la monnaie est garantie par le consensus, c'est ce même consensus général qui garantit le sens des mots. La valeur des mots utilisés par le locuteur et la tradition à laquelle il appartient peuvent seules déterminer la signification morale du mot. Deuxièmement, ce raisonnement conduit Locke à refuser l'intuition des vérités premières, notamment contenues dans les maximes morales, ou certitudes, dont l'Église se fait le dépositaire. Ces certitudes s'articulent autour du concept de substance, qui consiste pour Locke en une simple supposition et non en à une abstraction, comme le prétend Stillingfleet. Même si cette supposition se transforme en conviction intérieure, c'est-à-dire en croyance, elle n'ajoute rien à la connaissance des choses puisqu'elle ne peut être rattachée à aucune perception sensible. Pour Locke, l'enjeu est ici de dénoncer un second dogmatisme encore plus courant et pernicieux que le précédent : si la morale est *a priori* certaine, là où le savoir n'est que probable, il faut alors refuser une religion qui mélange morale et savoir alors que les idées qui composent chacun de ces champs ne sont pas de même nature [Vienne].

Cette argumentation déclenche les foudres de Stillingfleet. Aussi, dès sa première réponse, il fustige l'appartenance de Locke à ceux qu'il nomme « gentlemen of a new way of reasoning », association sur laquelle les deux hommes n'auront de cesse d'argumenter et qui constitue une sorte de fil conducteur propre à cette correspondance. De quoi s'agit-il ? Stillingfleet part en guerre contre cette nouvelle « voie des idées » (*way of ideas*), qui consiste à ne tenir pour vrai que ce qui se donne immédiatement à l'esprit, indépendamment de la valeur représentative de ces mêmes idées. Le conflit semble, là encore, et avant tout, de nature sémantique et se cristallise autour d'une perception différente de ce que signifie notamment le mot « idea ». Aussi, en réfutant la nature sensorielle des idées, Stillingfleet déclare s'appuyer sur la langue même que parle Locke : « we must take your meaning from your own words » [Stillingfleet, Answer I, 173]. Pourtant, au terme d'une reprise laborieuse, mais objective de la définition des idées,

Stillingfleet conclut que le refus par Locke d'associer « idées simples » et « substance » (c'est-à-dire « abstraction ») n'est que de l'ordre de la négligence d'expression qu'il qualifie de « slip of the pen » [*Ibid.*].

Ce conflit sémantique, maintenant durci autour de la notion de « substance », se développe un peu plus loin autour de l'étymologie du mot, sur laquelle Locke prétend se fonder, argument que Stillingfleet balaie d'un revers de manche en s'appuyant sur un argument d'autorité :

I told you very little weight is to be laid on a bare Grammatical Etymologie, when the word is otherwise used by the best authors for the essence of a thing; and I named Cicero and Quintilian. [Stillingfleet, Answer I, 178]

À cette méthode des idées, Stillingfleet décide d'opposer celle de la raison. Imperceptiblement, le conflit sémantique glisse vers le débat rhétorique :

It (—the idea of differences between individuals—) comes not to us in the way of ideas. If it be so, the way of ideas and reason are two different ways; I shall never forsake one for the other, unless I could see better reason for it; and even then I should not; but adhere to reason still. [Stillingfleet, Answer I, 206].

Stillingfleet insiste pour mettre la raison en opposition avec les idées en arguant que cette « voie des idées » ne permet de parvenir à aucune certitude. Cette rhétorique lui permet de s'attribuer le monopole de la raison et de remettre en question implicitement la rationalité par laquelle ses opposants avaient détruit les mystères de la religion. En reprochant à Locke que son idée de la raison est aussi obscure que celle de la substance, Stillingfleet tente de sceller définitivement le sort de cette nouvelle « voie des idées ». L'épistémologie lockienne, qu'il juge déraisonnable, semble frappée au coin de l'illogisme, ce qui fait écho à son attaque de la première heure des nouveaux penseurs alors qu'il n'avait nommé désigné personne :

None are so bold in attacking the mysteries of the Christian faith as the Smatterers in ideas and new terms of philosophy without any true understanding of them. [Stillingfleet, *Discourse in Vindication of the Doctrine of the Trinity*, 157]

En fait, on peut se demander si le but réel poursuivi par Stillingfleet n'est pas plus théologique que philosophique. Au nom de la fonction religieuse qu'il détient et des devoirs qui lui sont attachés, Stillingfleet ne peut tout simplement pas se permettre de dissocier les concepts de « foi » et de « certitude ». Par conséquent, il se doit d'asseoir un raisonnement, qu'il étaye constamment par des citations des paroles des Pères de l'Église, et sur ce terrain, Locke, en dépit de ses connaissances bibliques, est largement mis en faillite, sur une rhétorique déductive, de type aristotélicien que l'autorité semble conforter dans une sorte d'inafaillibilité [Hutton].

Prudent, et attentif aux armes insoupçonnées que Locke pourrait encore déployer, Stillingfleet cherche toutefois à démontrer que sa position



est tellement raisonnable qu'il la formule de façon à ce que Locke puisse encore y trouver sa place : « If you mean no more by your certainty from ideas but a certainty from reason, I am not such an unreasonable man to disagree with you » [Stillingfleet, Answer I, 200]. En dépit de cette manœuvre conciliante, le conflit n'est toujours pas levé. Du reste, et à ce stade de la controverse, Stillingfleet a abandonné les charges d'hérésie contre Locke. Il lui reproche, non ses convictions religieuses, mais les risques, imputables aux fondements de son épistémologie, de légitimer certains courants de dissensions. Locke lui sait gré d'être ainsi démis d'une accusation dont il avait dénoncé la nullité des fondements dans sa deuxième lettre :

Another thing [...] intended for my satisfaction is [...] that it gives but an account of the occasion why the Unitarians [...] were made by your lordship the gentlemen of this new way of reasoning. [103]

Il exige néanmoins une requalification moins tacite du jugement de Stillingfleet qui ne dit pas un mot de la raison pour laquelle il fut assimilé à eux — « But it pretends not to say a word why I was made one of them » [Locke, Letter II, 103] — et dénonce la faiblesse du lien que Stillingfleet a cherché à établir pour l'unir à Toland :

The thread that ties me to the author of *Christianity not mysterious* is so fine and delicate, that without laying my eyes close to it, and poring a good while, I can hardly perceive how it hangs together. [*Ibid.* 107]

Si l'argumentation de Stillingfleet a choisi de suivre le fil de la raison, et du même coup tente de s'en arroger l'exclusivité, la rhétorique lockienne semble de son côté vouloir s'articuler autour du principe de vérité. C'est en son nom qu'il se défend d'avoir à aucun moment répandu des arguments allant à l'encontre de la vérité en général et encore moins à celle des vérités énoncées dans les Écritures Saintes : « for it was not in my intention to write anything against truth, much less against any of the sacred truths contained in the scriptures » [Locke, Letter II, 114]. Il souligne pourtant comment les termes de son texte ont pu être déformés par une lecture subjective, qui non seulement les détourne de leur finalité première, servir la vérité, mais aussi les utilise contre elle, à la faveur d'un syllogisme qui s'offre comme la marque évidente d'une malhonnêteté intellectuelle :

So I will be answerable for it, that there is nothing in my book, which can be made use of to other purposes, but what may be turned upon them, who so use it, to show their mistake and error. Nobody can hinder but that syllogism, which was intended for the service of truth, will sometimes be made use against it. But it is nevertheless of truth's side and always turns the adversaries of it. [*Ibid.*]

Or, la vérité reste un idéal qui se doit d'être servi prioritairement à tout autre principe, ce qu'il justifie à son tour par un argument d'autorité :

Truth which is inflexible, has here its interest, which must not be given up, in a compliment. Plato and Aristotle, and other great names, must give way, rather than make us renounce truth. [Locke, Letter III, 194]

Au terme d'un échange où chacun des épistoliers avoue sa lassitude, Locke choisit d'en appeler à la faveur d'un jugement posthume qui, espère-t-il, saura apprécier la modernité de son essai : « I hope I may presume [the Essay] will pass the better in the world, and the judgement of all considering men, and make it for the future stand better » [*Ibid.* 498].

### **Conclusion**

L'examen parcellaire de ces quelques traits pertinents a montré la nécessité de faire une lecture prudente et circonstanciée d'un débat dont on a peut-être, à ce jour, sous-évalué la charge. La position de Stillingfleet est délicate, et l'histoire ne rend pas forcément justice à cette figure modérée de la religion et de la philosophie. Sa suspicion à l'égard de Locke est en effet légitime si l'on considère ses fonctions religieuses, et elle est d'autant plus nourrie que Locke ne cherchait ni plus ni moins à jeter de nouvelles bases conceptuelles sur la certitude en philosophie — et sur son corollaire en religion, la foi — tout ceci à l'adresse d'un public cultivé et largement acquis à la nécessité de déployer de nouveaux modèles dans une société occupée à rénover ses cadres.

De toute évidence, il appartenait à Stillingfleet d'adopter une position de conservateur, position qu'il ne pouvait décentement tenir qu'à l'aide d'outils eux aussi conservateurs. Pourtant, l'idéalisme qu'il déploie avec des concepts traditionnels ne se heurte pas forcément au système cartésien. En effet, Stillingfleet, comme tous les latitudinaires, était imprégné de philosophie antique certes, mais il avait aussi une connaissance solide de la pensée contemporaine, riche des développements de la science moderne. D'ailleurs, ses derniers écrits portent les traces de l'influence significative qu'exerça le cartésianisme sur sa propre épistémologie, en lui faisant notamment admettre le rôle duel des sens et de l'esprit, grâce à la distanciation à laquelle la démarche cartésienne oblige.

Locke, quant à lui, jouissait d'une position qui lui autorisait davantage de modernité. Son rejet de la scolastique, depuis le début de sa carrière, l'a naturellement amené à privilégier des outils conceptuels novateurs qui emboîtaient le pas à la démarche cartésienne. En arguant par exemple qu'il était impossible de prouver l'existence d'une substance spirituelle en nous, Locke témoignait d'un matérialisme qui l'a amené à repenser la notion de personne. Cette réévaluation des grandes catégories de la métaphysique du sujet lui attira, en son temps, les plus vives critiques. C'est pourtant cette question qui engage la philosophie anglo-saxonne dans un débat fondateur visant à déterminer les critères de l'identité et à entrer dans la très moderne problématique de la conscience de soi.

D'assez nombreux travaux s'accordent à désigner le XVII<sup>e</sup> siècle comme une période charnière marquée par cette préoccupation de la « conscience de soi » et le souci croissant de définir l'idée de personne.<sup>5</sup> Pour peu que l'on veuille bien dépasser l'aspect purement polémique d'un débat très symptomatique d'une époque où la dissension était de mise, il nous

---

<sup>5</sup> L'émergence de la notion d'individu a véritablement débuté dès la Renaissance. Philippe Aries, dans *Histoire de la vie privée*, note que cette tendance s'affirme au XVII<sup>e</sup> siècle et confirme l'éveil d'une nouvelle subjectivité et d'une conscience de soi en tant que personne distincte de la communauté.

appartient de lire dans cette controverse la pré-dialectique d'une voie médiane au centre de laquelle est posé l'individu. Si le fond du débat n'a cessé d'affûter ce concept, il n'est pas vain d'affirmer que sa forme épistolaire l'a éminemment confirmé.

Assez symboliquement, la controverse Locke/Stillingfleet, qui trouve son terme en 1699, est porteuse de certains des concepts nouveaux inscrits au cœur de la philosophie des Lumières. En ce sens, elle aura contribué de manière significative à l'invention européenne de la conscience, un événement dont nous sommes encore tributaires, ne serait-ce que dans ses développements politiques.

## ŒUVRES CITEES

*Ars Dictaminis*. De nombreux volumes popularisant l'*Ars dictaminis* étaient alors en circulation. Citons entre autres :

BRISLEY, John. *Ludus Literarius or the Grammar Schoole*. London : 1612.

Cet ouvrage consacre un chapitre entier intitulé « How to make epistles, imitating Tully, pithie, sweete Latine and familiar, and to endite letters to our friends in English accordingdly ».

HUTTON, Sarah. « La position raisonnable d'Edward Stillingfleet ». Dir. C.Y. ZARKA, F. LESSAY et J. ROGERS. *Les fondements philosophiques de la Tolérance*. Tome 1. Paris : PUF, 2002.

JAGODINSKI, C. *Privacy and print : Reading and writing in seventeenth century England*. Charlottesville : University Press of Virginia, 1999.

LOCKE, John. *The works of John Locke*. 10 vols. London, 1823 ; Scientia Verlag Aalen, 1963.

Les trois lettres adressées à Stillingfleet sont toutes consignées dans le volume IV, auquel cet article renvoie.

LURBE, Pierre. *John Toland : de la raison à la cité*. Lille : 1998.

SCHWITZGEBEL, Gottfried. *Edward Stillingfleet als Kritiker der Ideenlehre John Lockes*. Frankfurt am Main : Peter Lang, 2000.

STILLINGFLEET, Edward. *The works of that Eminent and most learned Prelate, Dr. Edw. Stillingfleet, Late Lord Bishop of Worcester. Together with his life and Character*. 6 vols. London : 1710.

Pour des raisons pratiques, les pages auxquelles cet article renvoie sont celles de la réédition d'une partie des travaux de Stillingfleet cités par Schwitzgebel (*supra*).

TOLAND, John. *Christianity not mysterious*. London : 1696.

VIENNE, Jean-Michel. *Expérience et raison : les fondements de la morale selon Locke*. Paris : Vrin, 1991.